

Mathieu BERTRAND

La forêt des assassins

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-38211-070-6

PROLOGUE

1982, Périgord

Elle était couchée sur le sol depuis une heure. Peut-être plus. Elle ne savait pas. Sophie Raignal avait perdu toute notion de temps depuis qu'elle s'était effondrée. En de brefs allers-retours et au rythme des coups de boutoir de ses violeurs, son dos frottait sur les tomettes qui composaient le sol de la salle de séjour. C'était le quatrième qui la pénétrait depuis que le groupe d'hommes, qui se faisaient appeler les Dignitaires, avait fait irruption dans sa maison pour la punir. Peut-être le cinquième. Elle l'ignorait. Et la punir de quoi ? Ils étaient tous devenus fous à lier...

Sophie les connaissait depuis si longtemps. Elle les avait accueillis sur son domaine de nombreuses années auparavant. L'époque était alors à la douceur de vivre et à l'amour libre, mais surtout à la création d'un utopique village du bonheur par des idéalistes. Ces derniers, d'année en année, avaient fini par se transformer en une communauté située à mi-chemin entre un groupe d'ex-soixante-huitards et une secte religieuse aussi rigide dans ses pratiques qu'intolérante envers ses propres membres.

Elle ne regardait pas le visage de celui qui était en train de l'avilir. La tête tournée vers la droite, la joue posée sur le sol, elle n'osait pas affronter les traits de cet énième salopard qui prenait plaisir à la déshonorer pendant que les autres psalmodiaient, chacun le nez plongé dans son Livre de Dieu. Elle avait d'abord crié mais le village avait ignoré sa détresse. Non par laxisme, mais plus sûrement par peur des Dignitaires... Elle avait ensuite pleuré. Et enfin, plus rien... Elle ne parlait plus. Même sa respiration semblait au ralenti. Les pensées de Sophie n'étaient plus habitées que par un souhait : que tout cela se termine au plus vite et que le souffle de vie qui animait encore son corps souillé s'éteigne définitivement.

À quelques centimètres de la bouche de Sophie, l'homme

grognait de plaisir en lui crachant au visage son haleine répugnante, vague mélange de tabac brun et de café.

Le Guide, celui par qui toute cette folie avait débuté, se pencha par-dessus l'épaule du violeur et s'adressa de nouveau à sa victime :

« Ma sœur, tu as vécu dans le vice et la perversion. Rappelle-toi ce qu'a dit Matthieu au chapitre 26 verset 52 ! *Alors Jésus lui dit : remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.* Toi qui as vécu par le sexe, tu vas donc périr par le sexe. Mais d'abord, repens-toi et dis-moi ce que je dois savoir ! Celle qui t'a avortée sera pardonnée car elle est venue se confesser. Mais l'homme qui t'a fait ça, qui est-il ? Parle ! ordonna-t-il en hurlant, un doigt accusateur pointé vers elle. »

Le regard de la jeune femme glissa sur les tomettes rouge-ocre avant de courir le long de la plinthe qui décorait le bas des murs de la pièce et de tomber sur la porte entrebâillée de la chambre voisine.

Une larme glissa sur son visage alors que l'homme finissait sa besogne dans un soupir de satisfaction. Il se retira pour laisser sa place à un autre qui posa son Livre de Dieu sur la table, se pencha sur elle et la pénétra à son tour. Pendant que les va-et-vient qui salissaient un peu plus son corps à chaque instant reprenaient, les yeux de la jeune femme abandonnèrent le vernis patiné de la vieille porte pour venir se poser sur le bout de ses doigts. Son regard longea son bras droit étendu sur le sol et rencontra un étui à couteau. Il pendait à la ceinture du pantalon à peine entrouvert du violeur et se balançait au rythme du mouvement de ses hanches.

Elle ferma les yeux et laissa ses doigts effleurer le manche de l'arme. Doucement, elle la saisit et la sortit de son étui.

Non, pensa-t-elle, je ne leur laisserai pas le plaisir de me lapider quand ils en auront fini avec ma soi-disant punition.

– Qu'est-ce qu'elle fait ? cria l'un des hommes, en désignant la main armée de la jeune femme.

Avant que l'un des Dignitaires n'ait eu le temps de réagir, Sophie s'était enfoncé la lame dans le foie jusqu'à la garde. Son visage,

animé d'une grimace de douleur, se tourna enfin vers celui du violeur qui était en train de se retirer en hurlant son dégoût.

– Vous ne saurez jamais. Par contre, vous paierez ce que vous venez de faire. S'attaquer à une Raignal, c'est s'attaquer à la mort elle-même... souffla-t-elle dans un ultime soupir alors que ses yeux se fermaient doucement.

1

Paris, 2022

Patricia Lagazzi, allongée sur le ventre et la tête tournée vers la table de nuit, regardait son téléphone vibrer à côté du réveil dont l'écran numérique affichait dix heures quinze. Cela faisait quatre, peut-être cinq fois qu'il sonnait. Elle ferma les yeux en soufflant. La jeune femme savait que des appels à répétition comme ceux-ci ne pouvaient provenir que des bureaux de la section Alésani, pour laquelle elle travaillait depuis plusieurs années.

Doucement, elle tendit son bras et saisit le portable qu'elle finit par coller à son oreille dans un geste d'une lenteur déconcertante.

– Bonjour, vilaine fille, dit-elle, la voix encore à moitié endormie.

– Bonjour ma belle, répondit Véronique. Je suis désolée de te déranger pendant tes congés. Tu es seule ?

– Oui. Éva est repartie hier soir à l'EOGN¹. Sa formation d'officier n'en finit pas mais elle s'accroche. J'ai l'impression que c'est devenu encore plus difficile qu'à mon époque.

– Ça a l'air de bien *matcher* toutes les deux ? avança la secrétaire.

– Oui, je reconnais que ça se passe super bien. Elle est adorable. Mais je suppose que tu ne m'appelles pas pour me parler de ma vie sentimentale ?

– On a quelque chose pour toi, confirma Véronique dont la voix venait de changer d'intonation. Après, si tu préfères qu'on attende lundi que tu rentres de vacances, c'est comme tu veux...

– Non, vas-y ! J'adore le côté « corvéable à merci » du job de commandante de gendarmerie.

1. EOGN : École des officiers de la gendarmerie nationale.

– Bienvenue dans les services secrets, ma chérie ! Deux meurtres un peu bizarres, tu prends ?

– Les trucs bizarres, c’est bien pour ça qu’a été créée la section Alésani, non ? Alors je t’écoute !

Patricia s’assit au bord du lit et glissa ses AirPods¹ dans ses oreilles avant de se lever. Elle se dirigea aussitôt vers la cuisine, au moment où Véronique commençait l’exposé de l’affaire.

– Bon, pour l’instant, je n’ai pas grand-chose ! C’est tombé ce matin par mail mais certains trucs ont attiré mon attention.

– Vas-y ! dit Patricia en appuyant sur le bouton de la machine à capsules, d’où s’écoula immédiatement l’un des trois cafés qu’elle allait enchaîner les uns derrière les autres, avant même d’aller prendre sa douche.

– OK. Alors voilà : notre histoire se déroule au fin fond de la Dordogne, quelque part entre Périgueux et Sarlat-la-Canéda, dans un village qui ne semble même pas exister...

– Comment ça : « ne semble même pas exister » ? coupa la commandante de gendarmerie.

Tout en parlant, cette dernière venait d’allumer une Marlboro et s’était installée à la table de la cuisine devant sa tasse fumante.

– En fait, c’est un lieu-dit perdu au sommet d’une colline où des espèces de hippies ont élu domicile au début des années soixante-dix.

– Ils n’ont pas été les seuls. Je crois que durant cette période, beaucoup de communautés, plus ou moins adeptes de la vie sans contraintes et de la cigarette parfumée aux herbes de Provence, ont vu le jour un peu partout.

– C’est juste. Sauf qu’apparemment, le groupe dont je te parle existe toujours et vit en totale autarcie dans un patelin qui n’est même pas accessible par la route. D’après le mail que j’ai sous les yeux, les gendarmes les plus proches sont ceux de Brézac-sur-Vézère, et même eux ne savent pas vraiment ce qui s’y passe.

Patricia se leva et alla faire couler son deuxième café tout en

1. Écouteurs sans fil connectés à un téléphone portable.

enchaînant sa deuxième cigarette. Elle toussa un peu puis retourna s'asseoir.

– Ça va ? questionna la secrétaire.

– Oui mais ces putains de clopes vont finir par me tuer. Il faut vraiment que j'arrête.

– Je te signale que tu me répètes ça quasiment tous les matins.

– Je sais. Bon, tu disais quoi ? Que même les gendarmes sur place ne savent pas ce qui se passe chez les hippies ?

– Non, mais bon, la gendarmerie locale est l'une des plus petites brigades de France. Ils ne sont que six, et à mon avis, ils sont bien plus habitués à courir après les voleurs de poules ou les violeurs de chèvres qu'après les meurtriers. Un peu comme les gendarmes de Saint-Tropez, tu vois...

La commandante éclata de rire. Elle se leva et posa sa tasse dans l'évier. Le troisième café serait pour plus tard.

– Et en quoi cette histoire est-elle susceptible d'intéresser la section Alésani ? questionna-t-elle, intriguée.

– Les deux mecs assassinés ont été retrouvés dans des positions vraiment bizarres. Comme une espèce de mise en scène... ou peut-être un message que le tueur a voulu faire passer. Difficile à dire...

– Du genre ?

– Du genre : la première victime a été retrouvée avant-hier matin, attachée sur une chaise en plein centre du village.

– Original... Et la seconde ?

– La seconde a été découverte hier, exactement dans la même position et au même endroit. À croire qu'à peine le légiste parti avec le premier corps, le meurtrier en avait mis un autre à la place.

– Tu... Tu plaisantes ?

– Non, je te jure. J'ai trouvé ça super bizarre. Tu en penses quoi ? Tu prends ?

– Bien sûr que je prends. À part le mail, tu as autre chose ?

– On te prépare un dossier, répondit Véronique. On est en train de collecter tout ce qu'on peut. Je pense que j'aurai un truc à te

présenter d'ici le début de l'après-midi. Tu veux que je t'envoie déjà ce qu'on a ?

– Non. Je n'ai pas fini mon petit déj. Fais couler le café, je serai au bureau dans une heure.

– Tu ne finis pas tes congés tranquillement ?

– Rien à foutre. De toute façon, maintenant qu'Éva est repartie, je n'ai plus rien à faire. À tout à l'heure !

Patricia ôta ses AirPods avant d'aller prendre une douche. Moins de trente minutes plus tard, elle quittait son domicile. Elle avait un physique particulièrement élancé et était habituée à sentir le regard des hommes se poser sur ses courbes. Elle était souvent vêtue d'un pantalon et d'une veste en cuir noir et se maquillait dans des tons très foncés. Ses cheveux courts plaqués en arrière par du gel et sa ressemblance frappante avec Trinity, l'héroïne de la série cinématographique *Matrix*¹, lui valaient régulièrement des sifflets dans la rue ou des regards désobligeants de la part des ronds-de-cuir du ministère. Elle s'en fichait et adorait cultiver son style légèrement gothique.

Elle arriva à onze heures quarante-cinq devant le ministère de l'Intérieur. Les locaux de la section Alésani étaient situés au second sous-sol de la place Beauvau, dans un endroit connu d'une dizaine de personnes seulement.

La commandante s'interrogeait souvent sur les raisons qui poussaient systématiquement les ministres successifs à nier l'existence de ce service et elle en arrivait toujours aux mêmes conclusions : soit les enjeux en matière de « secret-défense » étaient trop importants, soit les Français n'étaient pas encore prêts à croire en certaines choses qui relevaient bien plus du paranormal que de la réalité à laquelle ils étaient confrontés dans leur vie quotidienne. Patricia optait pour la seconde explication.

À onze heures cinquante-cinq, elle pénétrait enfin dans le bureau

1. La trilogie MATRIX, avec l'acteur Keanu Reeves, est une série cinématographique américano-australienne réalisée par les sœurs Lana et Lilly Wachowski. Le rôle de Trinity est y tenu par l'actrice Carrie-Anne Moss.

de Véronique qui faisait office de secrétaire et d'agent de liaison. La pièce voisine était quant à elle occupée par deux adjointes administratives en charge de tout le volet logistique.

Un second poste d'officier était vacant, mais à ce jour le ministre ne semblait pas pressé de recruter, sûrement en raison du profil atypique et des connaissances ésotériques qu'exigeait un tel emploi. D'autant que l'embauche d'un nouvel officier dans le service devait être aussi validée par le dirigeant des Ghjuvannali, un petit groupe religieux descendant des fondateurs de la section Alésani¹.

Si cette double tutelle, hiérarchique et spirituelle, ne causait pas spécialement de problèmes dans le fonctionnement du service, dès qu'il était question de recrutement ou de budget, les politiques et les religieux paraissaient avoir du mal à tomber d'accord sur la ligne de conduite à adopter.

– Coucou ! s'écria Patricia.

Véronique, absorbée par les données affichées sur l'écran de son ordinateur, ne répondit pas, se contentant de montrer, le bras tendu, que le café était chaud et n'attendait plus que le bon vouloir de la commandante Lagazzi. Cette dernière se servit sans un mot puis vint se placer derrière le fauteuil de la secrétaire pour découvrir ce qui semblait tant la captiver.

En plein écran, deux photos disposées l'une à côté de l'autre semblaient à première vue montrer la même scène, mais Patricia se rendit compte que les victimes étaient différentes. Des liens entourant le buste, les poignets et les chevilles maintenaient en position assise chacun des corps sur ce qui paraissait être un fauteuil à roulettes.

Patricia se pencha en avant et passa son bras sur le côté pour emprunter sa souris à Véronique. Aussitôt, elle agrandit les photos et scruta les images sous toutes leurs coutures. Elle s'attarda sur le visage des victimes.

– Ils ont l'air vieux, fit remarquer la secrétaire.

1. Voir *La Porte d'Abaddon* du même auteur, aux Éditions M+